

Réforme de l'orthographe : c'est un religieux qui vous le dit, n'obéissez pas !



Vox Societe (<http://premium.lefigaro.fr/vox/societe/>) | Par Thierry-Dominique Humbrecht ([#figp-author](#))

Publié le 12/02/2016 à 19h15

FIGAROVOX/TRIBUNE - Alors qu'Hélène Carrère d'Encausse s'est élevée contre la réforme de l'orthographe, Dominique Humbrecht estime qu'il s'agit d'un sabotage organisé de la langue française.

Thierry-Dominique Humbrecht est un religieux dominicain, écrivain, théologien, philosophe, lauréat de l'Académie des sciences morales et politiques. Son dernier livre, Mémoires d'un jeune prêtre est paru en 2013 aux éditions Paroles et Silence.

L'imagination des mots n'est plus au pouvoir

Une réforme de l'orthographe nous est octroyée. Pourquoi pas? Il y en a toujours eu. Mais pourquoi celle-ci laisse-t-elle un arrière-goût, non d'heureuse évolution de la langue mais, une fois de plus, d'abaissement de l'esprit?

L'étonnement serait la dernière réaction à s'accorder. Le sacrifice mille fois perpétré des études littéraires en France, le mépris pratique dans lequel nos castes de technocrates les tiennent, les classes-poubelles des lycées qui accueillent les

refusés des maths au lieu d'oser l'excellence littéraire, le dégoût de la culture des livres, l'interdiction de hiérarchiser parmi les auteurs du programme les géants et les nains (Proust vaut le dernier torchon), l'élimination du latin et du grec, tout concorde pour mépriser la langue, l'esprit, la culture, et fabriquer des crétiens à la botte de l'État, policier des idées autant que des mœurs.

Non, les symptômes ne sont pas ceux d'une évolution de la langue française, mais d'un sabotage.

Non, les symptômes ne sont pas ceux d'une évolution de la langue française, mais d'un sabotage, comme des moustaches griffonnées sur la Joconde pour créer un effet de répétition distanciée, et accéder enfin aux tarifs inapprochables du marché de l'art contemporain, la déconstruction étant reconnue un gage de génie.

C'était prédit. Toutes les évolutions de notre société, dans leur mécanique de faux savoir mais de vrai pouvoir ont été dessinées il y a plus de trente ans par Claire Brétecher dans les *Frustrés*, avec le passage d'une génération soixante-huitarde cultivée, ex-catholique, révoltée, riche, bavarde sur le tiers-monde mais ne faisant rien pour lui, boboïtude qui jetait ses bébés par-dessus bord (au sens figuré mais aussi au sens propre, voir aussi son album le plus noir et le plus prémonitoire, *Le destin de Monique*, sur les manipulations génétiques et les embryons congelés en éprouvettes: «maman, j'ai froid»), à la génération suivante, dans les Agrippine du début des années 2000, avec l'adolescente issue des embrassements raréfiés de la génération susdite, inculte, sans religion, pas révoltée, mollassonne, influençable, tolérante mais technologique. Un dialogue dit tout, celui d'Agrippine à sa copine Bergère: - Tu ne devineras jamais où je suis: au Louvre. C'est un musée. Tu ne peux pas savoir...» Néanmoins, ce n'est pas Brétecher qui a prédit avec le plus d'ancienneté et d'acuité l'effondrement de l'orthographe, c'est Edgar P. Jacobs, dans l'un de ses immortels Blake et Mortimer (*Le piège diabolique*, 1972). Un voyage à travers le temps a propulsé Mortimer au cinquième millénaire et lui donne à lire, en témoignage d'une civilisation engloutie par la guerre nucléaire, des inscriptions dans le métro datant de 2050, avec une orthographe française massacrée, réduite à la transcription phonétique des sons, façon SMS, ultime témoignage du français avant l'apocalypse. Nous y sommes presque.

Le plus sidérant est l'esprit d'obéissance qui nous saisit. Nous obtempérons avec frénésie, pour ne sembler ni en retard ni a fortiori réactionnaires.

Bien sûr, toute langue est truffée d'irrégularités, de cicatrices et de pièges. Mais la transmettre en l'abaissant plutôt qu'en cherchant à hisser jusqu'à elle ceux dont l'Éducation nationale a la charge (et le souci parfois paranoïaque) est un constat d'échec, de haine de soi et de mépris des pauvres. Il en va de cette nouvelle réforme comme de l'introduction brutale des termes féminisés (professeure, auteure, écrivaine...): l'incorrection et la vulgarité sont devenues des impératifs littéraires. En admettant que les féminisations fussent nécessaires - pourquoi pas? - il y avait d'autres terminaisons à choisir, plus correctes et plus élégantes, bref, plus françaises (par exemple en -euse ou en -esse). Spectacle d'un goût corrompu, sans compter le défaut d'imagination, mais ce n'est encore qu'une écorce.

Le plus sidérant est l'esprit d'obéissance qui nous saisit. Nous obtempérons avec frénésie, pour ne sembler ni en retard ni *afortiori* réactionnaires. Les magazines rivalisent avec les documents officiels pour s'adapter les premiers. C'est donc un religieux, qui a fait vœu d'obéissance (vœu honni de notre culture laïcarde), qui vous le dit: nous obéissons trop. Nous obéissons quoi qu'il arrive, honteux de penser, de compromissions en micro-reniements, jusqu'à la bassesse. Un religieux obéit à son supérieur si celui-ci se conforme lui-même à la règle et celle-ci à la vérité divine. L'obéissance n'est pas à elle-même sa fin dernière. Au contraire, l'Histoire a montré combien l'attraction des lieux de pouvoir sécrétait un esprit de servilité. La rediffusion récente du film *Section spéciale*, montre (malgré l'éternelle militance anti-institutionnelle de Costa-Gavras) la descente en enfer d'honnêtes magistrats, à qui le régime de Vichy commande de mettre en place des lois rétroactives et des procès iniques de résistants. On les voit s'avilir en direct, une démission de conscience après l'autre. À la Libération, ils ne seront pas sanctionnés. S'agissant d'orthographe, la matière est certes moins grave et les circonstances sans commune mesure, mais le même processus d'abaissement apparaît. N'importe qui est prêt à s'exécuter, dès lors qu'il entend plaire au pouvoir, même légitime. C'est une caricature d'obéissance.

Modeste usager de ma langue maternelle, je continuerai pour ma part à écrire, avec gourmandise et crânement, les accents circonflexes, et à utiliser à tout propos, puisque l'injonction nous en est faite - mais il ne va pas être facile de le placer - le terme «nénuphar» avec ph. Les guerres sont d'abord celles des mots.



Thierry-Dominique Humbrecht
